

XAVIER LE CLERC

**LE PAIN
DES FRANÇAIS**

roman

nrf

GALLIMARD

XAVIER LE CLERC

LE PAIN DES FRANÇAIS

roman

nrf

GALLIMARD

« La justice est que les enfants mangent à leur faim et n'aient pas froid. La justice est que mes petits vivent. Je les ai mis au monde sur une terre de joie. La mer a fourni l'eau de leur baptême. Ils n'ont pas besoin d'autres richesses. Je ne demande rien pour eux que le pain de tous les jours et le sommeil des pauvres. Ce n'est rien et pourtant c'est cela que vous refusez. Et si vous refusez aux malheureux leur pain, il n'est pas de luxe, ni de beau langage, ni de promesses mystérieuses qui vous le fassent jamais pardonner. »

Albert CAMUS, *L'État de siège*, 1948

I

« Ici, on ne vend pas le pain des Français aux bougnoules ! Dix baguettes ! Et encore quoi ? » éructa le boulanger, les bras croisés derrière sa longue vitrine de pâtisseries. J'avais six ans, et mon père, qui me tenait par la main, en resta sans voix. Le regard vert et incandescent, il serrait sa mâchoire anguleuse. Mon père était aussi tourmenté par son passé que par l'avenir de sa famille nombreuse, pour laquelle il avait tout sacrifié. Lui l'ouvrier si digne qui était toujours vêtu d'un costume noir et d'une cravate ignorait qu'il dégagait l'air déchirant d'un oiseau kabyle en voie d'extinction, une sorte de dodo des montagnes qui avait tour à tour survécu à la famine, à la guerre puis à l'usine.

C'était en 1986, mais cela aurait pu se passer en 1962, l'année où le jeune Mohand-Saïd Aït-Taleb avait émigré en France, à Caen. Mon père travaillerait des décennies au pied des hauts-fourneaux de la SMN, société métallurgique de Normandie. À l'âge de vingt-cinq ans, il fut recruté par des agents industriels. Peu leur importait si les ressources étaient humaines. Les lignes de production, les usines, les chantiers, les mines étaient si avides de cette main-d'œuvre, payée un tiers en moins que leurs collègues français. Sur la place du village kabyle, ces jeunes hommes fiers qui étaient alignés, le torse nu et la posture bien droite, devaient d'abord inspirer à pleins poumons puis expirer. Les agents leur palpaient les mains et les épaules, inspectaient leurs dents, vérifiaient la propreté des oreilles et la vivacité de l'œil. Les candidats retenus recevaient un tampon vert à même la peau, sur les pectoraux. Il n'était pas

question de leur reconnaître un cœur, mais un corps solide et un tempérament docile.

Ces jeunes travailleurs qui rasaient les murs, une gamelle de fer à la main, étaient surnommés « les ratons ». Ils remplissaient les foyers et les bidonvilles, où la vermine rongait les planches des baraquements. Chassés aux abords des usines, ils disparaissaient parfois. Le jeu des ratonnades qui commençait par des insultes racistes, des coups et des brimades dans la rue se finissait souvent avec un crâne défoncé contre l'arête d'un trottoir, des côtes cassées, des noyades ou, selon l'humeur des copains, une pendaison dans les bois. Quelques semaines plus tard, parce que la jeune épouse vivait encore au bled, le corps retrouvé était identifié par des camarades ouvriers. Les caissons réfrigérants de la morgue, à moins dix-sept degrés, semblaient contenir l'enfer de la guerre d'Algérie, pourtant officiellement terminée.

Un instant, le boulanger partagea le silence de mon père. Un lien indicible qui remontait à cette guerre, trente ans auparavant, et que je ne comprendrais vraiment que bien plus tard. Ce boulanger avait-il, durant son service militaire, perdu des copains de vingt ans dans une embuscade ou torturé de pauvres paysans comme mon père ?

Avait-il été nourri de peur et de dégoût ? Sa hiérarchie lui avait-elle fait croire que tout Arabe était suspect de terrorisme ? Était-il un apprenti tortionnaire qui, après la guerre, serait torturé à son tour par l'infamie ? Se montrait-il odieux parce que hanté par des souvenirs d'électrodes, jadis branchées sur l'oreille et les parties génitales d'un pauvre fellagha nu et trempé ? « Parle, parle, hurlait-il, alors tu vas parler le bicot, tiens prends ça ! » Et pourtant, toute leur vie, ni le tortionnaire ni le martyr ne raconteraient ces supplices.

L'épouse du boulanger sortit de l'arrière-boutique dans le cliquetis des perles de buis. Elle ressemblait à Simone Signoret dans le film *La veuve Couderc*. « Bon sang, mais tu vas leur donner ce qu'ils veulent ces pauvres gens ! Pardon, messieurs et dames... », dit-elle, se tournant vers les autres clients qui attendaient leur tour. Les yeux écarquillés du boulanger nous ordonnèrent de déguerpir.

Mon père, qui parlait à peine le français, continua de garder le silence. J'aurais aimé qu'il ait répondu avec panache : « Vous nous refusez du pain parce que vous refusez votre propre passé. Vous ignorez que nous sommes assimilés depuis bien longtemps. Que vos pâtisseries avaient jadis le goût de la mélasse, blanchie par les cendres produites en broyant les os calcinés de nos ancêtres, une poudre vendue douze sous le boisseau de douze livres. Que les résidus de cette maudite raffinerie servaient d'engrais, jeté à la volée avant de semer les blés. Que partout les cendres de nos squelettes ont nourri les champs d'Indre-et-Loire, de Vendée et de Vienne, les fonds argileux comme les terres froides. Nous sommes le pain des Français. »

J'observais mon père, figé alors qu'il avait pourtant un tempérament colérique, qu'un rien pouvait l'agacer, même le simple rebond d'un ballon. Il économisait ses forces, comme un grand brûlé dont on ne devinerait plus que par l'orifice des yeux l'éclat rougi de l'agonie. L'inclinaison furtive de sa tête résignée m'enjoignit de le suivre et surtout de me taire. Son silence fit du petit garçon que j'étais l'écrivain qui greffera sur les écorchés, toute sa vie, des mots comme de la peau.

Durant les vingt minutes de trajet à pied en direction du supermarché, mon père, qui serrait toujours les mâchoires, regarda ses chaussures propres mais aussi abîmées que lui. Entre les rayons de Carrefour, la mère portugaise d'une camarade de classe, qui m'avait timidement reconnu, avançait son chariot, le tirant avec ses doigts en crochet entre les mailles d'acier. Près des briques de

lait UHT empilées sur une palette se trouvaient les paniers de baguettes industrielles, disposées à la verticale. Mon père m'en fit porter sous le bras une bonne dizaine, remplaçant le poids de l'humiliation par celui plus léger du pain. Je scrutais le tapis roulant de la caisse où j'avais déposé les baguettes en biais, évitant son regard alors qu'il tendait la monnaie.

J'étais le quatrième d'une équipe de foot, disait-on dans le quartier du Grand-Parc, en banlieue de Caen. Je m'appelais encore Hamid, un prénom prononcé par mes parents avec un « H » aspiré et qui signifie « le digne de louanges ». Mon visage espiègle aux yeux noisette masquait une profonde solitude, celle d'un étranger dans sa propre famille. Je l'ai déjà raconté dans mon dernier livre, à la bibliothèque municipale, j'écrivais des poèmes sur des feuillets ou de vieilles enveloppes qu'en rentrant je cachais sous mon matelas entre quelques livres. Je m'évadais de la brutalité des tours de béton, des garçons de mon âge et de mes deux grands frères.

Âgé de deux ans de plus que moi, Larbi me harcelait quotidiennement, se moquant de ma voix qu'il trouvait efféminée, me caricaturant et répétant que j'étais une « tapette ». Tout était prétexte à humiliation : l'aide aux tâches ménagères, mon vocabulaire, ma politesse, ma démarche, mes amies même, des filles du quartier avec qui j'inventais des chorégraphies sur l'album *Thriller* au centre de loisirs gratuit, situé au rez-de-chaussée du 115.

Larbi, qui dénichait mes textes pour me ridiculiser dans le salon, en lisait des passages à haute voix, brandissant les feuillets avec l'aplomb d'un procureur narquois, détenant la preuve écrite noir sur blanc de mon étrangeté, comme si ma poésie aussi folle que ma douceur me condamnait à la honte. Mes moindres gestes et paroles étaient épiés. J'étais une mouche coincée entre les rideaux et la vitre, que le mot « tapette » assommerait tôt ou tard.

Au quotidien, le prénom de ma mère, née Ouardia Benatsou, était Zahia, qui signifie « splendeur ». Je la revois avec ses airs de Callas, sa peau blanche qui contrastait avec ses cheveux noir corbeau. Je l'imagine chanteuse dans une autre vie, elle qui avait une belle voix, pourquoi pas à la Scala de Milan, parée de diamants, captivant la foule, tant par ses chants déchirants que par son regard magnétique. Elle qui s'était déracinée quelques années après son mariage, les bras chargés de mûmes dont le petit que j'étais, pour rejoindre une fois pour toutes son mari qui vivait dans un baraquement perdu sur un terrain vague à Mondeville près de Caen, puis un appartement HLM à Hérouville-Saint-Clair.

J'aidais ma mère à porter les gros sacs de linge au lavomatique du Grand-Parc. Yema nous habillait toujours proprement. Sa démarche altière interdisait tout regard misérabiliste. Son ventre toujours rond étirait l'imprimé floral d'une robe bleue en polyester. Ses mains usées étaient couvertes de l'orange clair du henné délavé. Le long de ses doigts persistaient quelques traces de jolis motifs-estompés. Je la revois trimer, la trentaine passée, délayer la couleur terreuse de ses mains, à force d'essorer mille serpillières ou de récurer à l'éponge de fer les fonds de casseroles noircies. Une aquarelle du labeur qui révélait d'abord sur ses mains des teintes rougeâtres puis orange. Ses mains pourtant en rien crasseuses affichaient notre condition de « sales bougnoules ». La honte que je ressentais enfant venait moins des injures racistes que de la pauvreté, dont ma mère s'appliquait à dissimuler le moindre indice.

Mes grands frères, Abdallah et Larbi, reprenaient leurs chicanes dans le couloir. Ma mère, assise sur le tapis rouge du salon, me

distrayait par des légendes du bled, posant ma main sur son ventre rond et guettant les coups du bébé qu'elle appellerait Nadia. Elle me racontait en souriant les tourments de l'ogre idiot à qui il ne restait plus qu'une seule dent. Je me souviens aussi d'avoir ri aux éclats quand elle mimait les avant-bras ballants de squelettes errants, ces vagabonds qui traversaient le pays depuis plus d'un siècle, d'Oran à Constantine, à la recherche de leur cimetière.

Mon père, avec son maigre salaire d'ouvrier « non qualifié », devait emprunter souvent pour nous nourrir. Quand personne ne daignait lui prêter le moindre franc, qu'il rentrait bredouille le soir, un calme résigné enveloppait l'appartement. Dans la cuisine, j'observais les flammes bleues du réchaud raccordé à une bouteille de gaz. Réparer le four ou même le remplacer n'était pas une priorité, pas plus que la machine à laver. Le lait frémissant était versé dans notre café, la fratrie y trempait du pain beurré, imitant notre père qui ne disait plus un mot, assis à la table en formica.

Lorsque ensuite ma mère brossait sans fin les longs cheveux noirs de Keltoum, l'aînée, je devinais que le café au lait constituerait notre seul repas. Qu'il faudrait s'en contenter, prétendre à notre tour que nous n'avions plus faim.

La petite Nacima, âgée de deux ans, dormait sur le sofa en velours cramoisi, entre mes petits frères Kamel et Mustapha, âgés de quatre ans et trois ans, les yeux rivés sur la télévision. Sonia n'était pas encore née. Dans l'émission populaire *Champs-Élysées*, l'humoriste Smaïn interprétait son sketch du président à l'accent arabe : « Chères Françaises, chers François, vous m'avez élu au chauffage universel, je tiens à vous dire merci. »

Je me souviens d'un autre jeune, Rachid Ferrache, alors âgé de quatorze ans à peine, habillé en jeans et sweat-shirt gris à capuche, lui aussi reçu par Michel Drucker. Le public applaudissait l'adolescent d'origine kabyle, montant des marches aux couleurs de bonbons acidulés, qui face caméra dansait et chantait en play-back

Le P'tit Beur. Il aurait aimé s'appeler Jonathan, avoir les yeux plus clairs et les cheveux moins noirs : « J'suis un p'tit Beur, répétait-il. Mais sois tranquille / J'viendrai pas voler ton argent / Rappelle tes chiens / Tu vois bien que j'suis qu'un enfant. »

Au fond, se divertir ou rire de ces clichés sur les immigrés et leurs enfants offrait à la nation le goût sucré du paternalisme, une accoutumance qui remontait à l'empire colonial et se poursuivait après les Trente Glorieuses. Sur ses emballages, une marque de biscuits au chocolat que l'on trouvait au supermarché montrait un garçon noir appelé Bamboula. Vêtu d'une peau de léopard à la Tarzan, Bamboula portait un béret et une boucle à l'oreille droite. Le garçon aux pieds nus présentait ses biscuits dans un décor de palmiers, avec en arrière-plan l'océan et un grand voilier. À l'origine, « bamboula » désignait un tambour africain, et le mot, pour les tirailleurs synonyme de fête et de danse, avait fini en une insulte raciste des plus banales.

Dans un dessin animé d'une publicité télévisée, le héros de la jungle nous invitait à jouer sur le Minitel, l'ancêtre d'Internet : « Au 36-15 code Bamboula, c'est plein d'astuces et de concours, je t'attends ! » Une camarade de classe avait remporté deux aimants en relief à son effigie et une réglotte animée où le petit Bamboula passait de liane en liane près d'un village, avec une marmite fumante à côté d'une hutte.

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Titre

Exergue

I

« Ici, on ne vend pas...

Au quotidien, le prénom...

Présentation

Copyright

Du même auteur

Achévé de numériser

XAVIER LE CLERC

Le pain des Français

« “Ici on ne vend pas le pain des Français aux bougnoules ! Dix baguettes ! Et encore quoi ?” éructa le boulanger, les bras croisés derrière sa longue vitrine de pâtisseries. J’avais six ans et mon père, qui me tenait par la main, en resta sans voix. Le regard vert et incandescent, il serrait sa mâchoire anguleuse. Mon père était aussi tourmenté par son passé que par l’avenir de sa famille nombreuse, pour laquelle il avait tout sacrifié. Lui l’ouvrier si digne, qui était toujours vêtu d’un costume noir et d’une cravate, ignorait qu’il dégageait l’air déchirant d’un oiseau kabyle en voie d’extinction, une sorte de dodo des montagnes qui avait tour à tour survécu à la famine, à la guerre puis à l’usine. »

Dans les sous-sols du musée de l’Homme, à Paris, sont emmagasinés des milliers de crânes indigènes, provenant de collections du XIX^e siècle. Le narrateur, Xavier Le Clerc lui-même, découvre parmi ces cartons empilés le crâne numéroté d’une fillette kabyle de sept ans, qu’il appellera Zohra. Il tentera d’imaginer sa courte vie, lui racontant en retour ce qu’a été la sienne. Entre la brutalité des conquêtes coloniales et le parcours de Xavier Le Clerc, fils d’immigrés algériens, ce roman bouleversant, à l’écriture intense, questionne la possible réconciliation des deux rives.

Né en Algérie en 1979, Xavier Le Clerc a publié un premier roman sous son premier nom, Hamid Aït-Taleb. Il est l'auteur de Cent vingt francs et d'Un homme sans titre, qui a obtenu plusieurs prix littéraires dont le prix de la Grande Mosquée de Paris, le Grand Prix métis et le prix de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen. Le pain des Français est son quatrième livre.



5, rue Gaston-Gallimard, 75328 Paris cedex 07
www.gallimard.fr



© *Éditions Gallimard*, 2025.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

CENT VINGT FRANCS, roman, 2021.

UN HOMME SANS TITRE, 2022 (« Folio » n° 7373). Grand Prix du roman métis, prix du Livre *La Tribune*, prix de la Grande Mosquée de Paris, prix de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen.

Aux Éditions J.C. Lattès

DE GRÂCE, sous le nom de Hamid Aït-Taleb, roman, 2008.

Cette édition électronique du livre
Le pain des Français de Xavier Le Clerc
a été réalisée le 17 mars 2025
par les [Éditions Gallimard](#).
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
ISBN : 9782073076458 – Numéro d'édition : 637221).

Code produit : Q08239 – ISBN : 9782073076489
Numéro d'édition : 637224.

Le format ePub a été préparé par Entrelignes (64)
à partir de l'édition papier du même ouvrage.